

Tradition et critique des textes grecs

M. Jean IRIGOIN, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Cours : Deux traditions dissymétriques : Platon et Aristote (suite).

L'an dernier, on s'était proposé de mettre en lumière les particularités de la tradition de chacun des deux grands philosophes grecs, Platon et Aristote, dans une étude à la fois comparative et différentielle. On avait ainsi décrit et analysé les plus anciens manuscrits byzantins de Platon, puis déterminé avec une assez grande précision la date de leurs racines antiques. Pour Aristote, on avait dû se contenter de présenter les plus anciens manuscrits de ce philosophe ; par leur format comme par la présentation du texte, ils se distinguent nettement de ceux de Platon.

Cette année, on a commencé l'étude d'Aristote par un cas particulier, absent de la tradition de Platon : deux œuvres transmises dans un ensemble cohérent, mais non aristotélien. Il s'agit de la *Poétique* et de la *Rhétorique*, qui figurent seulement dans un corpus à la fois stylistique et rhétorique ; elles sont aussi absentes de la première édition imprimée d'Aristote (Venise, Alde, 1495-1498) et ne paraîtront qu'en 1508, dans le corpus des *Rhétieurs grecs* publié par le même éditeur.

Des 34 manuscrits qui nous ont transmis la *Poétique*, 32 descendent du *Parisinus gr.* 1741 (A), copié dans le deuxième quart ou le deuxième tiers du x^e siècle, et non au x^e-xi^e siècle comme l'affirme encore le dernier éditeur, R. Kassel ; un seul manuscrit est indépendant de lui, le *Riccardianus* 46 (B), du début du xiv^e siècle. Ce classement, établi par E. Lobel en 1933, a été précisé par R. Kassel dans son édition de 1965 (l'intéressant article de M. Centanni sur les corrections et variantes marginales du *Parisinus gr.* 2038 [*Bollettino dei Classici*, n.s. 7, 1986, p. 37-58 et fig. 2] est paru après la fin du cours, trop tard pour qu'il en soit fait état).

On a donc commencé par décrire le *Parisinus*, en utilisant l'étude capitale de D. Harlfinger et D. Reinsch (*Philologus*, t.114, 1970, p. 28-50 et 4 pl.).

Les deux œuvres d'Aristote s'y trouvent à la suite (f. 120^r-184^r : *Rhétorique* ; f. 184^r-199^r : *Poétique*) et occupent exactement dix quaternions (numérotés de **KΔ'** à **ΛΓ'**). De la longue histoire du manuscrit, que l'on a retracée en détail, on retiendra seulement ici qu'il était dérelié lorsque, vers le milieu du xv^e siècle, il a été prêté en cahiers au cardinal Bessarion pour être mis à la disposition de deux de ses copistes, ce qui explique à la fois le désordre actuel des cahiers et la perte de plusieurs d'entre eux.

Le *Riccardianus* (*B*) est un manuscrit fait de papier oriental vers le début du xiv^e siècle. Les 6 premiers folios, perdus très tôt, ont été suppléés au milieu du xv^e siècle par Jean Skoutariotès sur du papier italien filigrané. Le manuscrit ne contient plus que l'*Éthique à Nicomaque* (f. 1^r [7^r] - 90^v) et la *Poétique* acéphale (f. 91^r-112^v), mais trois cahiers ont disparu entre les f. 90 et 91, avec une œuvre qui pourrait être le traité du pseudo-Démétrius et avec le début de la *Poétique*. Signalé en 1878 par Susemihl, le *Riccardianus* n'a vu qu'assez tard sa valeur originale reconnue.

En sus des manuscrits grecs, on dispose pour la *Poétique* de la version arabe d'Abū Bishr Mattā ibn Yūnis, faite sur une version syriaque dont un seul fragment nous est parvenu. Éditée par Margoliouth en 1887 d'après le *Parisinus arab.* 2346, traduite par lui en latin en 1911, cette version a été de nouveau éditée et traduite en latin par Tkatsch en 1928, avec un commentaire critique paru en 1932 ; une nouvelle édition du texte arabe a été procurée par A. Badawi en 1959.

Enfin, Lacombe a découvert en 1930, dans deux manuscrits, la version latine de Guillaume de Moerbeke, établie en 1278 ; Valgimigli l'a publiée en 1953 dans l'*Aristoteles latinus* (t. XXXIII) et Minio Paluello en a donné une seconde édition, avec des *addenda*, en 1968.

Pour tenter de classer les deux manuscrits grecs et les versions, on a fait appel au même moyen que l'an passé : l'examen des fautes qui s'expliquent par la mélecture de lettres se ressemblant dans l'écriture majuscule, combinée ou non avec des mécoupures entraînées par l'absence de séparation entre les mots. La présence de telles fautes dans un manuscrit ou dans un groupe de manuscrits en minuscule est, en raison des conditions dans lesquelles elles se produisent, l'indice d'une translittération — le passage de l'écriture majuscule à la minuscule — particulière.

On a ainsi examiné une série de fautes qui opposent l'un à l'autre les deux manuscrits grecs originaux. En voici un choix dans lequel la variante authentique précède les deux-points, la variante fautive les suit :

1449 b 28 παθημάτων *B* : μαθημάτων *A*
 (confusion entre les lettres initiales Π et Μ)
 Il est question de la purgation *des passions*.

1452 b 20 παρόδου *A* : γὰρ ὁδοῦ *B*

(confusion entre Π et Γ, avec mécoupure)

Le prologue précède l'entrée du chœur.

1451 a 17 ἐνὶ *B* : γένει *A*

(confusion entre I et Γ, plus faute d'iotacisme, I/ΕΙ, dans la séquence ΤΩΙΕΝΙ, ce qui implique la présence d'un iota adscrit dans le modèle recopié et confirme la conjecture de Forchhammer en 1447 a 17, ἐν pour γένει)

Il arrive beaucoup d'aventures à *un seul* homme.

1458 b 2 καὶ *A* : αἶ *B*

(le K en deux parties, confondu avec le groupe IC par lequel s'achève le mot précédent [ἐπεκτάσεις], est omis).

1452 a 17 δ' ἐξ ἧς *B* : δὲ λέξις *A*

(dans la séquence ΔΕΞ, double lecture des deux premières lettres, la seconde fois avec confusion Δ/Λ, mécoupure et faute d'iotacisme)

L'action complexe est celle d'où (ἐξ ἧς) sort un changement de fortune.

Ces cinq exemples où s'opposent *A* et *B* nous montrent que les deux manuscrits sont issus chacun d'une translittération particulière. Compte tenu de ce que nous savons de la tradition des textes grecs, le modèle en majuscule utilisé pour chacune des translittérations ne devait pas être postérieur au VI^e siècle, ce qui implique nécessairement une date antérieure pour l'archétype de la tradition.

Les cinq exemples nous font connaître aussi la place de la version latine (Lat.) de Guillaume de Moerbeke, ou plutôt du manuscrit grec utilisé par lui, par rapport aux deux manuscrits *A* et *B*. La version latine, dans les cinq cas, s'accorde toujours avec *A*, qu'il donne la variante authentique (ce qui ne prouve rien), comme en 1452 b 20 et 1458 b 2, ou qu'il soit fautif (ce qui est démonstratif), comme en 1449 b 28, 1451 a 17 et 1452 a 17. On pourrait en conclure que Moerbeke a travaillé directement sur *A*, mais cette solution économique est exclue par l'absence, dans la version latine, de fautes propres à *A* :

1454 b 28 alt. οἶον *B* Moerb. : om. *A*

1452 b 9 ταῦτα *B* Moerb. : περὶ ταῦτα *A*.

Certaines fautes de la version latine paraissent dues à une mauvaise compréhension du texte grec lu à haute voix devant le traducteur, qui dictait à son tour le texte latin à un copiste :

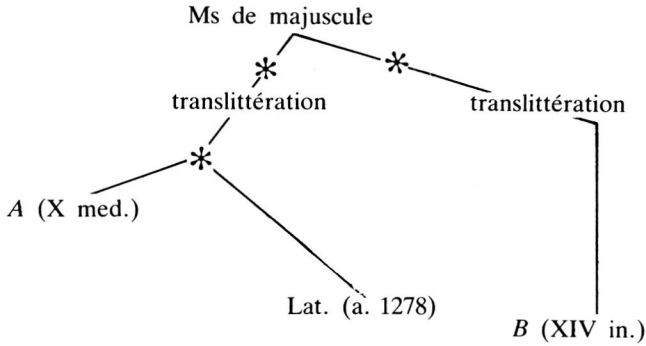
1454 b 37 αἰσθεσθαι [avec une faute d'accent pour αἰσθέσθαι] *A B* : fore Lat. (= ἔσεσθαι).

Ces fautes sont particulièrement fréquentes dans les citations poétiques :

1457 b 10 (νηῦς) δέ μοι *A* (def. *B*) : autem mea Lat. (= δ'έμη)

1457 b 12 ἐσθλὰ *A* (def. *B*) : premia Lat. (= ἄθλα).

Le classement des deux manuscrits grecs et de la version latine peut être schématisé de la manière suivante :



L'examen du fragment de la version syriaque et de la version arabe faite sur celle-ci confirme l'indépendance de *A* et de *B* (les deux versions seront citées à l'occasion dans leur traduction en latin).

En 1449 b 28, mentionné plus haut, la version syriaque porte *dolores*, la version arabe, volontiers redondante, *passiones et impressiones*. Elles remontent donc à un modèle grec qui avait la leçon $\pi\alpha\theta\eta\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$, comme *B*, et non la faute $\mu\alpha\theta\eta\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ de *A*.

Là où nous possédons seulement la version arabe (Ar.), elle confirme l'ancienneté de certaines variantes de *B* :

1455 b 15 $\delta\rho\acute{\alpha}\mu\alpha\sigma\iota$ *B* Ar. : $\delta\rho\mu\alpha\sigma\iota$ *A* Lat.

Dans les *dramas*, les épisodes sont brefs.

1459 b 13-14 $\pi\omicron\iota\eta\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ *B* Ar. : $\pi\omicron\nu\eta\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ *A* Lat.

Chacun des deux *poèmes*.

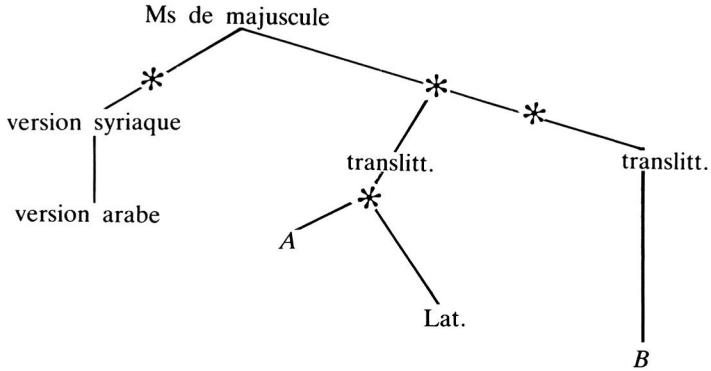
La version arabe présente des fautes anciennes qui remontent au modèle grec, soit qu'il les portât déjà, soit qu'il ait été mal lu :

1459 b 8 $\delta\epsilon\bar{\iota}$ *B* Lat. $\delta\eta$ *A* : *semper* Ar. (= $\acute{\alpha}\epsilon\bar{\iota}$)

(mélecture Δ/A ; faute d'iotacisme dans *A*)

Il faut que l'épopée comporte.

L'accord de la version arabe tantôt avec *B*, tantôt avec *A*, permet à l'éditeur d'atteindre un état du texte plus ancien que l'archétype de la tradition grecque, à la différence de ce qui se passait avec la version latine, comme le montre le schéma suivant :



Par voie de conséquence, il arrive que la version arabe permette de corriger ou d'éviter des fautes qui se trouvaient déjà dans cet archétype, comme l'indiquent les deux exemples suivants :

1456 a 28 τὰ ἀδόμμενα ex Ar. rest. : τὰ διδόμμενα A B Lat.

(mélecture A/Δ impliquant la présence de l'iota adscrit dans le modèle commun de A B ; la correction avait déjà été proposée par Madius)

Chez la plupart des poètes, *les chants* (et non : les données) n'appartiennent pas plus à la fable qu'à une autre tragédie.

1447 b 16 ἰατρικὸν ἢ φυσικὸν ex Ar. rest. : ἰατρικὸν ἢ μουσικὸν A (B def.) Lat.

(double lecture, la seconde fois erronée, de H > HM avec mélecture Φ/O ; la correction avait déjà été faite par Heinsius)

Les poètes didactiques qui traitent en vers de médecine ou de *physique* (et non : musique).

La version arabe présente de plus l'avantage de confirmer l'indépendance du manuscrit B par rapport au manuscrit A et à la version latine. En 1455 a 14, le membre de phrase (τὸ τόξον) ἐντείνειν, ἄλλον δὲ μηδένα, πεποιημένον ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ καὶ ὑπόθεσις καὶ εἴ γε τὸ τόξον, omis dans A et la version latine par suite d'un saut du même au même, mais conservé dans B, trouve son correspondant dans la version arabe.

Plus d'une fois contestée, la valeur du *Riccardianus B* pour l'établissement du texte de la *Poétique* est assurée. Pourquoi a-t-elle été contestée ? En raison du grand nombre de fautes dont souffre ce manuscrit. Ces fautes, souvent dues à des confusions de lettres majuscules ou à des mécoupures, sont l'indice d'une translittération particulière, comme on l'a déjà dit, et d'une translittération tardive, faite en un temps où les copistes n'avaient plus l'expérience nécessaire pour réaliser cette opération délicate. On retrouve là un phénomène encore mal connu, qui avait été signalé l'an dernier à propos

d'un manuscrit de Platon, lui aussi du XIV^e siècle, le *Vindobonensis suppl. gr.* 37 (sigle *F*). Sur ce cas de translittération tardive, on relève pour une fois un parallélisme entre les traditions de Platon et d'Aristote.

On a terminé cette étude de la *Poétique* en abordant le problème du livre II de cet ouvrage, attesté formellement par Diogène Laërce (V, 24) et implicitement par Eustratios, métropolite de Nicée au début du XII^e siècle (dans son commentaire de l'*Éthique à Nicomaque*, p. 320, 38 Heylbert), et d'ailleurs promis par Aristote lui-même (*Poét.* 1449 b 21-22 : *περὶ κομωφδίας ὕστερον ἐροῦμεν*). Il vaut la peine de noter que la *Poétique*, telle qu'elle nous est parvenue (livre I ?), se conclut par une phrase (*Περὶ μὲν οὖν...*) qui laisse attendre une suite. Le manuscrit *A* est complet (le texte s'achève au recto du f. 199, dont le verso est resté vierge) tout comme la version latine, dont la souscription paraît supposer un second livre : *primus Aristotilis de arte poetica liber explicit*. La version arabe s'interrompt quelques lignes avant la fin, en 1462 b 5 (après *γίνονται*). Le cas du manuscrit *B* est plus complexe, aussi bien au commencement qu'à la fin de l'œuvre. Elle commence au f. 91^r, initial du quaternion portant le n^o 15, mais il manque le début, de 1447 a 8 à 1448 a 29 (*ἵτινες αὐτὰ φασιν*), portion de texte inférieure au contenu de deux folios, alors que trois cahiers ont disparu entre les f. 90 et 91. Il est donc vraisemblable que le modèle utilisé par le copiste du manuscrit *B* était acéphale. A la fin, la situation est plus complexe. Au milieu du f. 111^r le texte s'interrompt en 1461 b 3 (*δοκεῖ*), puis au bas de la page on lit trois mots, *ἐκ μμήσεως εἶναι* (de 1462 a 18 à 1462 b 1). Les folios 111^v et 112^r sont restés blancs. Et le texte reprend au f. 112^v, en 1462 b 1, avec *τὸ γὰρ ἀθροώτερον*, pour s'achever avec *εἰρήσθω ταῦτα*, comme *A* (où on lit *τοσαῦτα*) ; suivent quelques mots supplémentaires, fort difficiles à déchiffrer. Laissant de côté ces mots, qui ont donné lieu à des lectures très différentes, on a noté que la lacune signalée par un blanc au f. 111^r devait correspondre à la perte de l'avant-dernier folio du modèle, dont les deux pages contenaient l'équivalent de cinquante lignes de l'édition Bekker, soit environ 2 400 lettres au total. A défaut de restituer la mise en page du modèle, on peut du moins en déduire le contenu de la page, soit environ 1 200 lettres. Ce calcul ne concorde pas avec la partie manquant au début de l'œuvre, qui correspond à 72 lignes Bekker. Il faut en conclure — si, comme il est probable, on a encore affaire à la perte d'un folio — soit que le copiste avait relâché son écriture vers la fin de son travail, soit que la perte initiale remonte à une étape antérieure de la tradition, ce qui expliquerait l'absence de toute indication, de la part du copiste, en tête de l'œuvre. Ces conclusions sont incertaines et on les a présentées comme telles. En revanche, il paraît assuré que le modèle en majuscule utilisé pour la translittération était non pas un rouleau, mais un livre à pages, un codex.

Rien ne montre mieux la diversité des traditions dans l'œuvre d'un même auteur que la comparaison, à cet égard, de la *Rhétorique* avec la *Poétique*.

Elles sont transmises l'une et l'autre par un seul et même manuscrit ancien, le *Parisinus gr.* 1741 (A), mais, à la Renaissance, cette source a été recopiée, directement ou indirectement, trois fois pour la *Rhétorique*, trente-deux fois pour la *Poétique*. Cette différence surprenante s'explique par la survie d'une autre tradition de la *Rhétorique*, bien attestée dès le XII^e siècle. Les relations et filiations des manuscrits qui en dépendent ont été décrites par R. Kassel (1971). Le plus ancien témoin de cette tradition, le *Cantabrigiensis* Ff. V 8 (sigle F) a près de quarante descendants. C'est un livre de parchemin d'un type exceptionnel, tant par son format allongé que par sa mise en page qui rappelle les colonnes des rouleaux de papyrus ou les plus anciens livres en forme de codex, avec deux colonnes étroites. Ces particularités ont déjà permis à D. Harlfinger (1971) de rapprocher du *Cantabrigiensis* deux autres manuscrits d'Aristote (*Barberin. gr.* 136 et *Vatic. gr.* 260), et M^{gr} Paul Canart a eu l'obligeance, le 7 janvier 1987, de me signaler l'existence d'un quatrième manuscrit du même type, avec un commentaire d'Aristote, dans un fonds encore non répertorié de la Bibliothèque Vaticane. Ce petit groupe semble être tout ce qui reste d'une édition — ou d'une tentative d'édition — complète d'Aristote : *Rhétorique (Cantabrigiensis)*, *Physique (Barberinianus)*, traités de zoologie, *Parva naturalia* et *De anima (Vaticanus)* :

Cote	Format (en mm.)	Mise en page (nombre de lignes)	Signatures
Cantabr. Ff. V 8	222 × 116	33	1 ^r , inf. ext.
Barber. gr. 136	230 × 115	33	1 ^r , inf. ext.
Vatic. gr. 260	205 × 113	33	1 ^r , inf. ext.

R. Kassel, déjà cité, a eu le mérite de reconnaître dans trois manuscrits du XV^e siècle, apparentés par des lacunes communes, un texte proche de celui qui a été utilisé par Guillaume de Moerbeke pour sa traduction latine. Mais Guillaume disposait aussi d'une version plus ancienne dont la source était peu éloignée du *Marcianus gr.* 214. Ce manuscrit de parchemin, dont K. Horna (1933) a été le premier à reconnaître l'importance, est d'un type peu commun, tant par sa confection (les cahiers sont des senions) et sa mise en page (2 colonnes de 52 lignes serrées) que par son écriture qui lui a valu d'être daté par les uns du XI^e siècle (Zanetti, Jannone), par d'autres du XII^e (P. Moraux, E. Mioni), du milieu du XIII^e (Horna), du XIV^e ou du XV^e (Foerster). On s'est rallié à la datation proposée par D. Harlfinger, entre 1270 et 1370, en suggérant de décaler un peu la fourchette, soit 1250-1340. L'écart, encore très large, tient au caractère exceptionnel de ce manuscrit, copié sur un modèle gravement mutilé puisque le texte s'interrompt en 1356 a 3.

B. Schneider, qui a publié en 1978 dans l'*Aristoteles latinus* (t. XXXI, 1-2) les traductions médiévales de la *Rhétorique*, en avait déjà (1971) débrouillé la tradition et retracé l'histoire, assez complexe, et pour laquelle on ne l'a pas suivi dans tous les détails, dont certains ont paru peu vraisemblables.

L'examen des variantes du texte a permis d'établir que le manuscrit de Paris (*A*) et le groupe dont le manuscrit de Cambridge (*F*) est le plus ancien représentant étaient issus de deux translittérations distinctes. Voici quelques exemples des variantes qui en sont la manifestation :

1413 b 4 ἡ αὐτή *F* : ἡδὺ τῆ *A*

(confusion entre A et Δ, avec mécoupure)

Le style (λέξις) n'est pas *le même*.

1357 b 13 λυτέον *F* : αὐτόν *A*

(même confusion de lettres triangulaires, avec omission d'une des deux lettres circulaires en contact)

C'est un indice (σημεῖον) *réfutable* (il faut lire λυτόν, avec Trincavel).

1409 a 2 παιάν *F* : παιδείαν *A*

(redoublement avec mélecture : AI > ΔI, puis faute d'iotacisme)

Le *péon* est un troisième rythme.

1368 a 32-33 τὸ γεγονός *F* : τὸ γένος *A*

(simplification, avec mélecture, du groupe γεγο > γε dans la séquence ΤΟΓΕΓΟ)

Il est question de l'*acte*.

1367 a 24 μὴ ζῶντι *F* : μείζων τι *A*

(mécoupure avec faute d'iotacisme)

Les actes qui nous *survivent*.

Dans tous ces exemples, les fautes dues à des confusions de lettres majuscules ou à des mécoupures sont du côté de *A*. Mais il arrive aussi que la tradition de *F* soit fautive et témoigne d'une hésitation devant le texte à transcrire :

1402 b 3 καύνικος (*sic*) ἔρω *A* : κάλλιστος ἢ κάκιστος ἔρω *F*

La variante de *A*, mauvaise lecture de Καύνιος (dans l'expression proverbiale « un amour Caunien », qui rappelle l'amour incestueux de Byblis pour son frère Caunos et ses conséquences tragiques), a donné lieu dans *F* à deux essais de correction contradictoires. La leçon authentique a été rétablie au milieu du xvi^e siècle par Petrus Victorius.

Sans entrer ici dans le détail du classement des manuscrits, beaucoup plus complexe que pour la *Poétique*, on retiendra seulement trois faits :

— la translittération d'où est issu *F* est beaucoup plus ancienne et plus soignée que celle qui, pour la *Poétique*, est attestée par le seul *Riccardianus* ; de cette ancienneté découle le grand nombre des témoins, dont plusieurs d'époque byzantine, qui dépendent de cette branche de la tradition ;

— le manuscrit *A*, après sa copie, a subi des révisions faites d'après des

commentaires, des scholies ou des paraphrases ; le texte original s'en est trouvé assez profondément modifié ;

— les versions latines se rattachent aux deux branches de la tradition grecque.

Avec, dans la chronologie, un point de départ identique, le *Parisinus gr.* 1741, la *Rhétorique* et la *Poétique* ont connu un sort différent au cours de la période byzantine et jusqu'à la Renaissance. C'est seulement à partir de l'édition de R. Kassel (1976) que le manuscrit de Cambridge, le second en date après le *Parisinus*, a obtenu l'attention qu'il méritait.

On peut attendre encore du nouveau avec la version arabe anonyme conservée, à côté de celle de la *Poétique*, dans le *Parisinus arab.* 2346. Le projet d'édition envisagé par Tkatsch n'a pu se réaliser et celle que Badawi a donnée au Caire en 1959 est loin d'être satisfaisante. En 1939, G. Lacombe a montré que Hermannus Alemannus, traducteur de l'École de Tolède et futur évêque d'Astorga, était l'auteur d'une version en latin faite sur l'arabe au milieu du XIII^e siècle ; il a publié, avec le prologue du traducteur, le début du chapitre 1 du livre I. En 1971, W.F. Boggess a identifié les diverses sources utilisées par Hermannus : plusieurs manuscrits de la version arabe, des extraits des commentaires d'Averroès et d'Avicenne, le commentaire d'Alfarabi, et la paraphrase d'Avicenne qu'il utilise toutes les fois qu'il ne comprend pas la version arabe d'Aristote. Enfin, en 1978, B. Schneider a publié quelques spécimens de la version d'Hermannus : la fin du chapitre 1 du livre I et le début des livres II et III. On commence donc à y voir plus clair, mais il manque encore :

— une édition critique du texte arabe, avec une traduction utilisable par un helléniste ;

— une édition critique de la version d'Hermannus Alemannus, distinguant nettement l'apport des différentes sources où le traducteur a puisé.

A propos de la version d'Hermannus, on a insisté sur le fait que les deux manuscrits qui nous l'ont transmise, le *Toletanus Bibl. Capit.* 47-15 (milieu du XIII^e siècle) et le *Parisinus lat.* 16673 (seconde moitié du XIII^e siècle), sont aussi les deux seuls témoins de la plus ancienne traduction latine (*Translatio vetus*) du texte grec. Il n'est pas possible, pour le moment, de déterminer où et comment s'est fait le rapprochement entre des versions d'origine si différente, mais il est vraisemblable que la traduction du grec a été réalisée en Sicile ou dans l'Italie du sud (on pourrait penser à Bartholomée de Messine), ce qui s'accorderait bien avec les particularités codicologiques et paléographiques du *Marcianus gr.* 214 (H), si proche de la version latine la plus ancienne dans la partie qu'ils ont en commun. Le caractère presque confidentiel de ces versions se retrouve dans la *Recensio prior* ou *Translatio antiqua*, attestée par le seul *Guelferbytanus Helmstedt* 125 (vers 1300), alors que la traduction de

Guillaume de Moerbeke, achevée peu avant 1269, se rencontre dans une centaine de manuscrits qui, à une dizaine près, ont été copiés avant l'an 1400. Une diffusion si rapide s'explique par la technique de la *pecia* et par l'importance de l'université de Paris où cette technique était pratiquée. La traduction de Moerbeke a eu, de plus, l'avantage d'être imprimée à Venise dès 1481, vingt-sept ans avant l'édition princeps de l'original grec.

*

**

Pour les traités qui, à la différence de la *Poétique* et de la *Rhétorique*, ont été transmis dans des recueils aristotéliens, on a cherché à déterminer si ces collections ont été constituées dès l'antiquité ou si elles sont le résultat d'un effort d'édition au temps de la renaissance macédonienne. Le choix s'est porté sur le *Parisinus gr.* 1853 (sigle *E*), manuscrit qui rassemble de nombreux traités et dont P. Moraux a donné en 1967 une description exemplaire (*Scriptorium*, t. 21, p. 17-41 et pl. 3-4). On a donc rappelé, après lui, que ce livre du milieu du x^e siècle se compose de deux parties distinctes (sans compter les ajouts postérieurs), qui se différencient tant par leurs particularités codicologiques que par leur écriture. Dans la première partie (ff. 3-187 et 196-202), la réglure à 38 lignes est du type 20C1 Leroy et la copie est l'œuvre d'un seul scribe ; dans la seconde (ff. 188-195 et 203-344), la réglure, du type 00C1 Leroy, compte 46 lignes et trois mains différentes ont assuré la transcription du texte. On a suivi les conclusions de P. Moraux sur les remaniements entraînés par la substitution de la vulgate du livre II du traité *De l'âme* à la version que le manuscrit présentait à l'origine, mais sans pouvoir adopter son hypothèse sur le rapprochement des deux parties et sur l'histoire ancienne du *Parisinus*, qui reste encore obscure.

Après avoir exposé les résultats de l'analyse codicologique et de l'étude paléographique du manuscrit, on a entrepris une enquête philologique sur le texte. D'abord, en observant que les quatre premiers traités (*Physique*, *Du ciel*, *Génération et corruption*, *Météorologiques*) du *Parisinus*, tous consacrés à la physique, se trouvent déjà, disposés selon le même ordre, dans le plus ancien manuscrit byzantin d'Aristote, le *Vindobonensis phil. gr.* 100 (*J*), du milieu du ix^e siècle. Le traité *De l'âme*, avec lequel s'achève la première partie du *Parisinus*, n'est pas dans le *Vindobonensis*, mais il se trouve mentionné à la suite des quatre premiers traités dans le Catalogue de Ptolémée, connu seulement par une version arabe. Dans la seconde partie du *Parisinus*, à peu près contemporaine de la première, l'ordonnance du contenu ne s'accorde pas avec le Catalogue de Ptolémée : cinq (sur sept) petits traités d'histoire naturelle, le *Mouvement des animaux*, la *Métaphysique* et la *Métaphysique* de Théophraste, les *Couleurs* et les *Parties des animaux* (jusqu'en 680 b 36). Les deux *Métaphysiques* se trouvent aussi, en ordre inverse, dans le

Vindobonensis. Quant aux traités d'histoire naturelle, plusieurs sont donnés par un manuscrit d'Oxford (*Corpus Christi College* 108, Z), lui aussi du milieu du IX^e siècle : *Parties des animaux*, *Marche des animaux*, *Génération des animaux*, deux petits traités d'histoire naturelle et le *De spiritu*. Les deux petits traités sont justement ceux qui font défaut dans le *Parisinus*, auquel manque aussi le *De spiritu*, et qui donne le *Mouvement des animaux*, mais non la *Marche des animaux*. Pour toutes ces parties, le manuscrit d'Oxford est complémentaire du *Parisinus*. En revanche, ils ont en commun les *Parties des animaux* (en raison de la mutilation ancienne du *Parisinus*, il n'est pas possible de savoir si ce traité était ou non le dernier dans l'état primitif du manuscrit). A la différence de ce qui a été constaté pour les traités de physique, l'ordre des traités d'histoire naturelle dans le Catalogue de Ptolémée ne coïncide pas avec celui du *Parisinus* ni avec celui du manuscrit d'Oxford. On a affaire, avec les deux manuscrits du IX^e siècle, à de petites collections, dépourvues d'éléments communs, qui sont à l'origine des grands recueils : le *Parisinus*, avec ses deux parties anciennes, offre un bon exemple de ce processus de rassemblement.

L'enquête philologique a été poursuivie par l'examen des fautes de majuscule et des mécoupures. La comparaison du *Parisinus* (E) avec le *Vindobonensis* (J) aboutit à des résultats contradictoires. Dans le traité *Du ciel*, ils s'opposent sur des fautes de ce genre, qui supposent deux translittérations :

284 b 22 πρόσθιον J : προς οιον E

302 b 3 ἡθροισμένων J : ηροισμενων E

(les deux lettres circulaires Θ et Ο sont confondues, avec mécoupure dans le premier cas, par le copiste de E, qui se garde d'accentuer ces formes bizarres ou peu claires).

Il faut noter que, pour ce traité, la tradition apparentée à J est abondante, alors que celle de E n'est attestée que par un très petit nombre de manuscrits.

L'existence de deux translittérations est confirmée pour les petits traités d'histoire naturelle, par exemple dans celui *Des rêves* :

461 b 13 ἐάν τι κινήση τὸ αἷμα E :

ἐν τῇ κινήσει τηδὶ ἦδε U

(mélecture de ΑΙΜΑ en ΔΙΗΔ, mécoupure, fautes d'iotacisme et réajustement approximatif du texte ainsi lu)

« Si le sang déclenche un mouvement ».

[Le manuscrit U est le *Vaticanus gr.* 260, mentionné plus haut, p. 605, en raison de ses particularités codicologiques].

En revanche, dans la *Métaphysique*, dont la tradition a été étudiée récemment par S. Bernardinello (1970) et D. Harlfinger (1979), les manuscrits E et J paraissent issus d'une même translittération, distincte de celle à laquelle remonte le *Laurentianus* 87.12 (A^b), du XII^e siècle :

1025 b 8 ὄν τι A^b : ἔν τι JE

(confusion de deux lettres circulaires)

1037 a 30 σύνολος JE : σύνοδος A^b

(confusion de deux lettres triangulaires)

1026 a 27 (είσιν) ἦ A^b : (είσιν) ἐκείνη JE

(double lecture de εἰσίν, la seconde fois avec confusion IC/K et faute d'iotacisme)

1034 a 19 εἰσίν JE : ἐκεῖν' A^b

(même type de faute)

Il ne fait pas de doute que le manuscrit A^b est issu d'une translittération distincte. Mais, à la différence de ce qui a été constaté pour la *Poétique* avec le *Riccardianus*, cette translittération remonte au IX^e siècle. En effet, un fragment du IX^e-X^e siècle, découvert par Mutschmann en 1908 mais négligé par les derniers éditeurs (Ross, 1924 ; Jaeger, 1957), est étroitement apparenté à A^b . C'est le *Parisinus suppl. gr.* 687 (ff. 1-2) : il ne subsiste que le troisième feuillet d'un quaternion, avec les passages 1056 a 12 - 1057 a 26 (f. 2) et 1059 a 18 - 1060 a 15 (f. 1), mais son témoignage suffit pour démontrer, par ses accords avec A^b , l'ancienneté de cet état du texte.

Pour le *Parisinus E* la situation est donc la suivante : dans sa première partie, à 38 lignes, il représente une tradition isolée, peu représentée par la suite et issue d'une translittération distincte de celle à laquelle remonte le manuscrit J ; dans sa seconde partie, à 46 lignes, dont la tradition ultérieure est abondante, il se rattache à la même translittération que, suivant les traités, les manuscrits J et Z . Il ne fait pas de doute que le traité *De l'âme*, à 38 lignes lui aussi, était aussi original, à sa manière, avec un livre II différent, que les autres traités de la première partie de E .

L'étude de ces divers traités a été l'occasion d'appeler l'attention des auditeurs sur des détails souvent méconnus, mais d'une grande importance pour l'histoire de la tradition. Les uns nous instruisent sur la destinée des manuscrits. C'est en particulier le cas des traductions latines tracées dans l'interligne des livres grecs, par exemple celle qu'une main du XIII^e siècle a transcrite dans le *Vaticanus gr.* 260 au début du livre I du traité *De l'âme*, des notes en latin de l'*Oxonienis Corpus Christi College* 108, attribuables à Robert Grosseteste, évêque de Lincoln au milieu du XIII^e siècle, ou de l'ex libris en latin du *Laurentianus* 81, 1, qui appartenait en 1303 à un frère mineur de Gênes, Conrad Begninus ; on y ajoutera les observations de M^{me} G. Vuillemin-Diem sur le *Vindobonensis*, l'usage qu'en a fait Guillaume de Moerbeke et son passage en Terre d'Otrante (voir *infra*, p. 614).

D'autres faits, comme la présence de réclames à la fin de certains livres des *Météorologiques* ou la notation stichométrique marginale conservée dans le

manuscrit *A^b* de la *Métaphysique*, permettent de remonter au livre antique, avec ses décomptes stichométriques, avec ses réclames qui assurent le contrôle de l'ordre des rouleaux de papyrus contenant chacun un livre.

L'étude des manuscrits médiévaux nous ramène ainsi, au delà des translittérations, jusqu'à des livres antiques dont il est parfois possible de déterminer la présentation matérielle. A cet égard, la tradition d'Aristote ne diffère guère de celle de Platon.

Le moment était donc favorable pour faire intervenir le témoignage des papyrus, restes fragmentaires de livres antiques retrouvés le plus souvent en Égypte.

*

**

On a d'abord rappelé que, sur ce point, Platon l'emporte nettement sur Aristote, avec un nombre de papyrus environ dix fois plus élevé, puis on a présenté l'entreprise italienne du « Corpus des papyrus philosophiques grecs et latins », patronné par l'Académie toscane « La Colombaria ». La liste publiée en octobre 1983 s'est enrichie, dès l'année suivante, de 17 papyrus de Platon avec la publication du tome LII de *The Oxyrhynchus Papyri*. Après un inventaire sommaire des papyrus des deux philosophes, qui, pour Aristote, nous ont fait connaître des ouvrages perdus comme le *Protreptique*, œuvre de jeunesse, et la *Constitution d'Athènes*, travail de documentation réalisé en vue de la *Politique*, et qui, pour Platon, grâce à des fragments d'époque ptolémaïque, permettent de mieux estimer la valeur du texte traditionnel, on a cherché à expliquer pourquoi la comparaison entre papyrus antiques et manuscrits médiévaux a si souvent paru décevante. Cet essai sera publié ailleurs. Il suffira de rappeler ici que nos plus anciens manuscrits de Platon et d'Aristote ont été copiés dans l'empire byzantin et même, pour une large part, dans sa capitale, Constantinople, alors que les papyrus sont les restes de livres transcrits en Égypte. Prétendre trouver une filiation entre ceux-ci et ceux-là, c'est oublier quelle a été l'extension de la culture grecque dans tout le bassin méditerranéen au cours de la période impériale. Pour Aristote, les traductions anciennes des traités de l'*Organon* font connaître des états du texte attestés en Italie ou en Syrie, qui sont souvent plus proches de tel manuscrit grec du IX^e ou du X^e siècle que des papyrus d'Égypte. Trop souvent les philologues se font une représentation « alexandrinocentrique » de la tradition des textes grecs ; le rôle joué par Rome et par d'autres centres de l'empire ne doit pas être méconnu.

Cette mise en garde ne nous a pas empêché de comparer les leçons des papyrus d'époque impériale à celles des manuscrits médiévaux. L'exercice a été fait pour le *Phèdre* et le *Banquet* (on a insisté, au passage, sur l'intérêt des variantes supralinéaires placées entre deux points, selon un procédé qui se

retrouve dans quelques manuscrits byzantins). Les papyrus permettent d'améliorer le texte médiéval, tout comme l'ont fait les conjectures des philologues, mais leur témoignage n'entraîne pas de bouleversements, bien moins que les remaniements proposés au XIX^e siècle.

La situation reste-t-elle la même quand on fait appel aux papyrus ptolémaïques ? On a cherché à répondre à cette question en examinant un papyrus du *Phédon* (*P. Petrie* I, 5-8) copié dans le premier tiers du III^e siècle, une cinquantaine d'années seulement après la mort du philosophe. D'une étude attentive des variantes, il ressort que le *P. Petrie* présente un état du texte plus éloigné de celui des manuscrits médiévaux que ne le sont les papyrus d'époque romaine. Cette différence s'explique par une intervention volontaire sur le texte, survenue entre temps : l'édition alexandrine.

Il n'était pas possible de tenter la même comparaison pour Aristote, faute de papyrus ptolémaïques de ce philosophe. A titre d'essai, on a examiné le cas de la *Rhétorique à Alexandre*, traité attribué à Aristote dès l'époque impériale et souvent transmis avec sa *Rhétorique* dans les manuscrits. Le *P. Hibeh* 26, qui contient environ le dixième du traité, a été copié dans la première moitié du III^e siècle avant notre ère, soit plus d'un millénaire et demi avant les plus anciens manuscrits byzantins de cette œuvre, mais moins d'un siècle après sa composition si l'on admet qu'Anaximène de Lampsaque, précepteur et compagnon d'Alexandre le Grand, en est bien l'auteur. Les différences que l'on constate entre le papyrus et la tradition médiévale, mis à part des fautes évidentes de part et d'autre, semblent s'expliquer par une réécriture partielle du texte et par des modifications apportées en vue de l'enseignement de la rhétorique. Comme pour beaucoup de traités techniques, on se trouve devant un texte vivant soumis à l'usage qu'en font les praticiens.

Il serait sans aucun doute imprudent d'étendre cette conclusion aux œuvres d'Aristote, dont le sort paraît avoir été différent, mais il sera utile de la garder à l'esprit, comme une possibilité permanente dans leur cas alors qu'elle est exclue pour un genre littéraire tel que le dialogue platonicien.

Après cette remontée en direction de l'œuvre originale, on a terminé le cours en suivant le fil du temps, depuis la rédaction de l'auteur, pour souligner et expliquer les différences entre les deux traditions. A commencer par la principale : toute l'œuvre écrite de Platon nous est parvenue, enrichie de quelques apocryphes, alors que la partie de l'œuvre d'Aristote destinée au public est perdue et que seuls des traités relevant de l'enseignement, conservés dans les archives du Lycée, ont été transmis jusqu'à nous. Et en continuant avec celle-ci : l'œuvre de Platon est passée entre les mains des grammairiens du Musée d'Alexandrie, et l'édition alexandrine représente la source de la tradition ultérieure tout entière, alors que pour Aristote tout se passe comme si la partie ésotérique de son œuvre, tombée dans l'oubli,

resurgissait après deux siècles, échappant ainsi au travail de recension de ces grammairiens ; pourquoi, dans de telles conditions, se refuser à croire Strabon et Plutarque selon qui la bibliothèque d'Aristote, cachée dans une cave à Skepsis de Troade, avait été retrouvée, et achetée à prix d'or, au début du 1^{er} siècle avant notre ère ? Quoi qu'il en soit, le travail de classement et d'édition entrepris à Rome, dans les années 70-60, par Andronicos de Rhodes a donné aux œuvres d'Aristote une présentation et une allure différentes de celles que l'édition alexandrine avait imposées aux dialogues de Platon. Il n'est pas certain que nous percevrions avec une telle netteté la voix d'Aristote enseignant si ses textes de cours avaient été révisés à Alexandrie, un siècle plus tôt. Mais on se gardera de croire que l'œuvre de Platon ait été maltraitée par ses éditeurs : ils disposaient en effet à la bibliothèque du Musée d'exemplaires acquis à Athènes ou ailleurs, d'une qualité supérieure à celle des livres du commerce retrouvés dans de petites villes de l'Égypte ptolémaïque ; de plus, par l'exemple d'Homère, nous savons avec quel respect ils ont édité le texte transmis, en se réservant de le critiquer dans leurs commentaires. Il s'ensuit que, pour Platon comme pour Aristote, avec des modalités de transmission différentes, le texte que nous lisons aujourd'hui, près de vingt-quatre siècles après sa rédaction, ne diffère guère de la version originale grâce aux efforts successifs de tous ceux, grammairiens, commentateurs, traducteurs et simples copistes, dont les éditeurs d'aujourd'hui sont les héritiers.

Séminaire : La tradition des textes dramatiques grecs : problèmes et nouvelles perspectives.

On a traité les sujets suivants : Diodore de Sicile et Cicéron, citeurs d'Aristophane ; le texte de la *Paix* d'Aristophane et la tradition indirecte ; les papyrus ptolémaïques de l'*Oreste* d'Euripide.

Deux exposés en relation avec le sujet du cours ont été faits respectivement par M^{me} Gudrun Vuillemin-Diem, du Thomas-Institut de l'Université de Cologne (« Le *Vindobonensis phil. gr.* 100 [E], un manuscrit de Guillaume de Moerbeke »), et par M. Jean-Pierre Levet, professeur à l'Université de Limoges (« Boèce, traducteur des *Premiers analytiques* d'Aristote »).

D'autre part, M. Alain Blanchard, directeur de l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne et professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, a présenté « Le codex Bodmer de Ménandre et son environnement ».

J. I.

PUBLICATIONS

- Leçon inaugurale de la chaire de « Tradition et critique des textes grecs », Collège de France, 1986.
- Le Catalogue de Lamprias. Tradition manuscrite et éditions imprimées, *Revue des Études Grecques*, t. 99, 1986, p. 318-331.
- La tradition des rhéteurs grecs dans l'Italie byzantine (x^e-xii^e siècle), *Sicilorum Gymnasium*, N.S., t. 39, 1986, p. 73-82.
- Dédoublé et simplification de lettres dans la tradition d'Aristote (*Du ciel* II, *Métaphysique* Z), dans *Aristoteles Werk und Wirkung Paul Moraux gewidmet*, 2. Bd., *Kommentierung, Überlieferung, Nachleben*, hrsg. von J. Wiesner, Berlin-New York, 1987, p. 409-417.
- Histoire du texte des « Œuvres morales » de Plutarque, dans PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. I, 1^{re} partie, par Robert Flacelière, Jean Irigoïn, Jean Sirinelli, André Philippon, Paris, 1987, p. CCXXVII-CCCXXV.

ACTIVITÉS DIVERSES

- Table ronde sur « Livres et manuscrits » organisée à Ravello (Italie) du 24 au 26 octobre 1986 par le Centre universitaire européen pour les biens culturels (rapport sur « L'histoire et la technologie du livre manuscrit et imprimé »).
- Conférences à l'École normale supérieure, les 19 novembre et 3 décembre 1986, sur « Métrique et poétique » (en collaboration avec le professeur Stephen G. Daitz, de City College, New York).
- Colloque Henri Estienne, Paris-Sorbonne, 12 mars 1987 (« Conclusions générales »).
- VII^e Congrès espagnol des études classiques, Madrid, 21-25 avril 1987 (communication sur « Le manuel de sténographie grec : une source de renseignements méconnue »).
- Séminaire à l'École française de Rome, le 8 mai 1987 (« Les systèmes d'écriture abrégée dans l'antiquité grecque »).
- Conférence à l'École normale supérieure, le 21 mai 1987, sur « Le prologue et la parodos de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide ».

INVITATIONS DE PROFESSEURS ÉTRANGERS

M. Nigel G. WILSON (Lincoln College, Oxford), conférence sur « Le problème des variantes mal attestées dans les manuscrits grecs », le 28 novembre 1986.

M. Fernand BOSSIER (Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius, Antwerpen), conférence sur « Les trois recensions de la *Translatio nova* du *De caelo* d'Aristote et leur rapport avec la tradition grecque », le 28 janvier 1987.